

RFI

Marcel Kanche, ombre est lumière

Nouvel album, *Vigiles de l'Aube*

Paris

25/02/2011 -

Disque après disque, Marcel Kanche creuse profond son sillon. Comme avec *Vigiles de l'Aube*, superbe apnée dans les tréfonds de sa pensée, étrange ballade au coeur du marais poitevin, qui nous offre l'occasion de revenir sur les traces de cet illustre inconnu. Un musicien du clair obscur qui préfère l'ombre portée à la lumière éclatée.

Son histoire s'écrit à la périphérie de la gloire, près des gens de peu. Marcel Kanche, un gaillard à la cinquantaine bien aiguisée, sait d'où il vient, le rural Berry où il est né, le marais poitevin où il vit désormais, loin des lumières de la ville capitale. Au risque de contredire tous ceux qui pensent encore que Paris est un passage obligé.

Prendre du recul, c'est de l'avance sur les temps qui courent on ne sait où. *"Ne pas jouer le jeu t'oblige à des chemins obliques, à un parcours plus tordu. J'ai fait le choix de me mettre en retrait de l'agitation, qui me fatigue. En 1976, j'ai essayé d'habiter à Paris. J'ai fait du cabaret, chez Castel. C'est pas mon truc. Moi, je m'accroche aux arbres."*

A l'époque, il vient d'en finir avec les beaux-arts au Mans, où quelques années plus tôt il a enfin eu accès à ceux qui l'attirait depuis longtemps, Janis Joplin et Leonard Cohen, et tous les autres... C'est ainsi qu'il entre en musique, dans le groupe Un Département, une expérience entre post-rock et avant-jazz où il lance ses mots dits blues. Le duo marche tant et si bien dans le circuit underground qu'il ira jusqu'à New York, au fameux CBGB's, où il croise John Lurie et Arto Lindsay, des références pour celui qui se situe dans l'after punk : *"J'avais envie de proposer des valse. C'était ma provoc à moi."*

C'est peut-être même dans un baloche qu'il va croiser Arnaud Méthivier, à la fin des années 80 alors qu'il vit à Orléans. L'accordéoniste et le chanteur guitariste ne sont plus quittés depuis, s'invitant constamment l'un l'autre, se retrouvant sur les mêmes labels, Bleu Electric et désormais Cristal.

Performances de l'étrange

En 2005, Méthivier avouera voir en Marcel, *"un papa artistique"* qui va le déniaiser en l'initiant aux plaisirs des performances de l'étrange. A l'orée des années 90, ce cas de la chanson made in France grave *Je souris/Je fume*, son premier disque, signé chez Barclay par Philippe Constantin comme le suivant, *Henriette*. Bon accueil critique, bel écueil public.

Marcel Kanche va devoir patienter avant de pouvoir vivre à plein temps de sa musique. *"J'ai commencé par une major pour finir dans un petit label au fonctionnement familial, pas trop loin de chez moi. C'est une petite entreprise, qui me va très bien. Je me vis plus comme un artisan, peaufinant des objets dont j'essaie d'être le plus fier possible. Je n'essaie pas d'inonder les bacs."* Pour autant se voit-il résistant ? *"Non, je suis juste à ma place. Je me préserve en m'isolant. C'est une solitude salutaire. Sans misanthropie, sans haine ni rancune. Mais ce n'est pas facile : vivre en ermite demande un engagement."* Et de citer cette sentence de Deleuze qui éclaire ses pensées :

"Créer, ce n'est pas communiquer, c'est résister."



Marcel Kanche décline donc ces maux, comme il restaure ses instruments, une guitare élimée ou un harmonium éreinté : avec patience et amour. *"J'écris quand le compost est mûr. Quand ça a travaillé en moi, tout va très vite. Le dernier album est arrivé en un mois."* Une écriture majuscule, minérale et minimale, des mots qui sonnent de plus en plus justes, comme il faut, ni trop, ni pas assez. Et une bande-son au diapason.

Un succès pour M, *Qui de nous deux*

Après des années aux marges, celles-là même qui tiennent la page, le poète musicien est devenu audible... Avant tout dans la bouche des autres. Ce sera avec le succès inespéré de *Qui de nous deux*. *"C'est une belle histoire, tout sauf préméditée et vénale. J'ai rencontré Matthieu avant qu'il ne soit connu, dans une espèce d'atelier d'écriture chez Peter Gabriel. Je lui ai dit que je n'aimais pas trop sa voix, et il a bien apprécié mon franc-parler. Du coup, il m'a fait venir à l'enregistrement de son disque. Je lui avais écrit ce texte, qui était comme une lettre. Deux ans plus tard, il en fait en trois heures cette chanson."*



Ce n'est pas la première fois qu'il écrit pour d'autres, ni la dernière. *Divine idylle* un texte filé au même M, se retrouve ainsi sur l'album de Vanessa Paradis. *"Ça m'a aidé financièrement"* concède-t-il avec un sourire non feint. Pas de doute, depuis dix ans, même s'il vit *"chichement, à l'économie"*, ce sculpteur de sons et de sens a moins de difficultés à se faire publier.

Et ce même si la noirceur de ces éclats d'âme lui collent à la peau. *"Je suis encore vécu comme quelqu'un qui peut plomber, ce qui est faux. Mes chansons permettent d'éclairer des angles sans doute obscurs. J'ai une vision mélancolique des choses, mais je suis un contemplatif, plutôt joyeux, bien que le festif me déprime."*

Sombre, sans nul doute, triste, pas tout à fait. Lui se voit plutôt comme Leonard Cohen : lumineux et posé. *"Les gens le trouvaient dépressif. En fait, ils ont peur du silence."* Tout comme ils frémissent quand les feuilles d'automne tombent. *"Mais elles nourrissent la terre de l'humus qui fera que ce sera de nouveau vert au printemps prochain."*

A son panthéon, on trouve beaucoup de musiciens de l'intime ambiguïté, aux sentiments partagés. Alan Vega, le rockabilly subtil, et Robert Wyatt, l'enragé sensible, Gérard Manset, dont il se déclare l'élève éternel, et Pascal Comelade, un ami de plus de trente ans avec lequel il prépare un projet autour des Kinks, à deux, au piano...

Un double, Bashung

Et puis il y avait Alain Bashung, un double avec lequel il entretint d'intimes convictions. *"Je lui ai fait des textes pendant quinze ans, à sa demande, et il ne m'en a jamais pris un. J'ai l'impression que c'était comme un jeu. A chaque fois qu'il les entendait, chantés par moi, il me disait qu'il aurait bien aimé les prendre. Et puis sans doute étions-nous trop proches. J'adorais aller le voir pour prendre un café et discuter de tout, sauf de la musique. C'est peut-être pour cela que notre amitié a perduré. Nous avons en commun un fardeau de l'enfance à gérer."* Après *L'Imprudence*, *"un sommet"*, il aurait rêvé l'entendre comme Johnny Cash, seul à la guitare. *"J'ai des maquettes, même en yaourt, c'est superbe."*

Bashung n'est plus. Mais son fantôme rode sur ce nouvel album, *Vigiles de l'aube*, où Marcel Kanche s'impose définitivement en vigie d'une chanson française au bord du précipice, aux limites, dans les eaux fortes de mélodies ciselées qui ne cessent d'hanter... Comme celle du thème titre, *"écrite pour Alain, un texte que je chante avec émotion, en pensant à lui."*



Pour ce disque fait maison avec Internet, il a tout assuré ou presque, *"guitares, textes, arrangement, piano..."* invoquant juste un texte du poète Eugène Savitskaya, comme sur de précédents recueils, et convoquant quelques amis dont le batteur Régis Boulard et le bassiste Jules Bikoko, un vieux complice. Des amitiés au long cours, sans faux semblants.

Et puis comme toujours, son amour, la voix de sa douce, Isabelle Lemaître K, *"ma muse, une voix qui éclaire la mienne"*. Comme un soleil sur son timbre tombal. Ses affinités tracent les contours de l'identité de ce musicien, qui creuse toujours plus profond *"le même sillon"*. *"Je crois que tout le monde a un seul propos dans la vie. Dans une œuvre, on essaie d'accéder à un point. Pas cinquante. Il faut creuser pour trouver la nappe phréatique qui est en dessous. Il faut aller au fond du trou, pour trouver la paix. Ce n'est pas une ornière fermée, mais ouverte au monde. Je suis comme un lièvre aux aguets, à l'écoute."*

Jacques Denis